

Le personnage autoréflexif dans *La Kahina* de Gisèle Halimi
Self-reflexive character in the novel *La Kahina* of Gisèle Halimi

Ikram ZENATI¹, Aziza BENZID²

¹ Laboratoire de Sémiotique et Pratiques Discursives Université Mohamed Khider de Biskra, Algérie ikram.zenati@univ-biskra.dz

² Laboratoire de Sémiotique et Pratiques Discursives Université Mohamed Khider de Biskra, Algérie a.benzid@univbiskra.dz

Reçu le : 13/02/2023

Accepté le: 23/04/2023

Publié le: 31/05/2023

Résumé

Gisèle Halimi dans son roman *La Kahina* propose de lire le parcours glorieux et tragique de la reine berbère dans la langue de Khaled ibn Yazid. Historiquement, ce jeune prince était le neveu du Général Hassan Al-Ghassani, devenu après sa capture le fils adoptif de la Kahina. Mais littérairement, il est un scribe doué. Ébloui par l'héroïsme de sa reine et les bravoures de son oncle, Khaled consacre son talent d'historien pour nous rapporter certains épisodes des deux dernières expéditions Islamiques au Maghreb.

Mot clés: Personnage autoréflexif ; HALIMI Gisèle ; Histoire ; *La Kahina* ; personnage écrivain.

Abstract

In her novel *La Kahina*, Gisèle Halimi proposes to read the glorious and tragic life of the Berber queen in the language of Khaled ibn Yazid. Historically, this young prince was the nephew of General Hassan Al-Ghassani, who became the adopted son of the Kahina after his capture. But literarily, he was a gifted scribe. Dazzled by the heroism of his queen and the bravery of his uncle, Khaled devotes his talent as a historian to reporting some episodes of the last two Islamic expeditions to the Maghreb.

Key words: Self-reflexive character; HALIMI Gisèle; History; *La Kahina*; Writer character.

Auteur correspondant: ZENATI Ikram, **Email:** ikram.zenati@univ-biskra.dz.

1. Introduction

Dans cette étude, nous avons choisi l'œuvre de *La Kahina* de Gisèle Halimi, où l'écrivaine nous renvoie au VII^{ème} siècle vers l'an 69 (688), période dans laquelle la Kahina succéda à Koçeila, roi et chef militaire berbère et livra bataille aux musulmans avant que cette dernière « *qui a commandé aux chrétiens, aux Arabes et aux Berbères doit savoir mourir en reine* » vers l'an 81 (700) dans un affront direct avec le général Arabe Hassan Al-Ghassani, qui, d'un coup sec de son épée, lui trancha la tête.

Nous nous confrontons dans ce roman à un personnage historique qui s'avère être également le narrateur de l'histoire. C'est "Khaled", un prisonnier parmi d'autres que la reine a capturé après sa victoire contre l'armée arabe dans un champ de bataille à l'oued Nini près de Khenchela Retrouvé désarmé, ce jeune homme, après sa capture, révèle qu'il est un prince, et aussi le neveu du général Hassan Al-Ghassani, contre lequel la Kahina a livré bataille. La reine l'épargne, et dans un geste noble, elle décide de l'adopter selon les rites berbères. Et pendant qu'il était dans son hospitalité, Khaled a décidé d'écrire toute l'histoire de la reine, à partir du moment où il fut capturé jusqu'à la conversion du Maghreb à l'Islam.

Ce qui nous amène à nous lancer dans une étude historico-critique du personnage autoréflexif pour voir dans quelle mesure le personnage de Khaled s'implique-t-il dans la conduite du cours de l'histoire ? Autrement dit, comment l'écrivaine a-t-elle réussi la mise en œuvre d'un haut degré d'autoréflexivité qui se résume amplement dans l'esprit du personnage-écrivain Khaled ?

En guise d'hypothèse, nous avançons l'idée que ce genre métahistorique déploierait la structure textuelle autoréflexive, en se basant sur les réflexions de Luc Fraisse et d'Éric Wessler sur le personnage autoréflexif dans la mesure de repérer la dite autoréflexivité encodée dans l'œuvre à l'étudier, c'est-à-dire les « *deux niveaux de réflexions* » (Wessler et Fraisse, 2014, p. 20), qui intercèdent à la reproduction d'un sujet ancien à partir du moment présent.

Ce décalage temporel, permettrait à l'auteure d'aborder le sujet historique d'un point de vue interstitiel, supposé l'engager dans une vision proprement personnelle, à partir de laquelle elle exprime son rapport à la Kahina. Et pour encadrer l'étude, nous nous situons dans la VI^{ème} expédition des Arabes en Ifriqya⁵ qui coïncide avec le règne de la Kahina.

Refusant là de voir une simple coïncidence entre les concepts, nous allons montrer comment un roman métahistorique par excellence comme celui de *La Kahina* de Gisèle Halimi peut jouir d'une autoréflexivité pesante. Le texte de

Khaled, un témoignage littéraire chargé de démystifier la figure féminine de *La Kahina*, constitue le texte pivot de tout le roman. Il reprend toute l'importance du sujet proprement dit. Ceci dit, parce que le personnage autoréflexif Khaled remplit au moins deux fonctions dans le texte, ce protagoniste est décrit comme un curieux lettré qui s'engage personnellement dans une enquête dont il sentit le besoin de la documenter. Aussi, il est là pour inscrire l'histoire de la reine après avoir mené la bonne enquête. Gisèle se trouve elle aussi entraînée à dresser le paysage exemplaire du personnage autoréflexif propice à son roman.

L'objectif de cette étude est de montrer que l'apport de la notion du personnage autoréflexif se loge tout à fait dans la façon de s'approprié du texte, de sa narration et même du cours de l'histoire. Ainsi de voir comment l'auteure gère, selon deux niveaux différents, le cours du texte, à savoir la façon dans l'énonciation s'est développée.

2. L'autoréflexivité, la notion qui définit l'identité de l'écrivain:

L'œuvre littéraire contemporaine est frappée d'une autoréflexivité remarquable. Elle s'organise autour de l'effet du miroitement que donne l'écrivain à son texte, à travers la figure du double. Cette autoréflexivité est saisissante à l'idée que toute œuvre "autoréflexive" produit son propre dénouement diégétique, mais ce cadre se déplace et s'élargit pour contenir l'idée même de la manipulation du contexte, en ce que cela montrera la capacité de l'auteur à mener l'histoire selon deux niveaux d'implication, en maniant parallèlement l'Histoire et la fiction.

Ce concept forgé par Éric Wessler et Luc Fraisse est le fruit de nombreuses années d'études sur l'effet échoïque que projette l'écrivain contemporain dans son œuvre à travers son double. Les travaux d'Éric Wessler s'inscrivent dans l'analyse de la figure spéculaire et partent du constat que l'œuvre littéraire contemporaine reproduit ses propres renvois à la littérature. Ses ouvrages sont consacrés à l'autoréflexivité dans l'œuvre de Samuel Beckett, et en écrit le fameux titre « *La Littérature face à elle-même* » (Éric Wessler, 2009), tandis que son collègue, Luc Fraisse, reprend la même piste, en l'attaquant d'un angle différent. Il interroge le mécanisme de la re/création et *la fabrique du texte* au cœur-même de l'œuvre. Et plus précisément, il centre ses études sur la mise en scène d'un personnage écrivain qui œuvre, à bon compte, à la fabrication interne de l'œuvre à représenter. Portant intégralement sur Proust, il résulte de ses travaux l'ouvrage pionnier qu'il dirige en collaboration avec Eric Wessler intitulé : *L'Écrivain et ses doubles, Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne* (Éric Wessler, Luc Fraisse, Paris, 2014). La référence pivot de notre recherche.

L'autoréflexivité a pour objet et moyen de son action la parole singulière de l'auteur. Mais ce parti pris théorique est illustré dans un premier temps pour refléter *la specularité à l'œuvre* avant qu'elle soit abordée de manière minutieuse dans des travaux qui ont formulé - hors du cercle vertigineux des concepts et des notions voisines – une perception plus claire, et bien articulée.

L'attention est toujours attirée vers *la présentation de la représentation*, mais le vrai sens de la représentation se loge dans *l'activité même de présenter*, entre autres, de savoir comment la représenter. En d'autres termes, elle répond à la question comment et par quel moyen un tel sujet est donné.

La théorie choisie a sans doute le plus d'impact sur la façon de réfléchir volontairement et à tout moment à l'élaboration interne du roman. Et pour mettre un cadre opportun pour le bon fonctionnement de l'expérience de l'auteur mis en scène de l'écriture, là, il est assurément nécessaire de faire appel à la dite théorie du personnage autoréflexif.

2.1 Un personnage autoréflexif où on ne l'attendait pas :

On racontait qu'après avoir repoussé les armées d'Hassan ibn Norman el-Ghassani (ce général a pris le commandement suite aux recommandations du khalife Omeïade Abd El-Malek), la kahina a retrouvé khaled désarmé. Et parmi tous les prisonniers, elle l'épargne à elle. Elle libéré « *Tous ses prisonniers arabes. Sauf un, Yézid ou Khaled. Ce jeune homme, superbe comme le désert, elle l'adopta selon le rite berbère, en faisant le signe de l'allaitement.* » (p. 17). Mais ce dernier « *la livra aux Arabes.* » (p. 18). Ce Khaled « *Fut-il son amant ? Et son amant heureux ? La trahit-il pour rompre le charme qui l'attachait à cette créature qui le subjuguait ? Voulut-il ainsi retrouver la voie su sang arabe, le sien ?* » (Ibid. p. 18).

Répondre à ces interrogations sous-entend la révision de l'histoire entière de *la kahina* mais dans un angle de vision bien rétrécit, celui du personnage khaled ibn Yazid el-Caïci (le fils adoptif de la kahina), qui adopte dans l'histoire une posture dédoublée. Celle d'un infidèle espion qui travaille sans relâche au compte de l'ennemi Hassan ibn Noman el Ghassani, son oncle maternel dont la position du fils adoptif de la reine et son compagnon de toujours lui sert d'un alibi et le conforte très bien dans sa démarche d'espion-enquêteur, dont il tire amplement profit. Et celle d'écrivain-rapporteur de l'histoire de la Vème et VIème conquête arabe en Ifrikiya.

2.2. Khaled, le scribe engagé dans la guerre sainte d'Allah:

Arraché à la mort. Ce jeune Khaled « *qui avait terminé ses études voulut suivre Hassan, son oncle éloigné, dont il était le préféré. Et tenir scrupuleusement*

le registre de ses hauts faits. A peine adolescent le lettré, doté d'un style que ses précédents maîtres avaient apprécié, il s'était mis au service de Hassan comme scribe. Et il se savait capable de partager l'aventure et l'histoire » (P. 36)

Pour le dissuader d'y partir à la conquête Hassan avait lancé d'un tant défiant : « *sais-tu comment le calife Omar appelle cette terre, le Maghreb ? (...) Oui, Seigneur je sais. Il l'appelle "le lointain perfide". – Tu es trop jeune, Khaled...* » Alors Khaled supplia : *je veux être avec vous, Seigneur, vous que l'Egypte et l'Arabie ont surnommé l'intègre, je veux être témoin de la puissance d'Allah et de ses vertus, de vos exploits, avec vous, son envoyé* » (Ibid. P. 36). Devant un tel supplice, aussi éloquent que charnel, le général s'y adhéra.

Khaled avant la prise de Kairouan, Carthage, il s'est mis à écrire et « *procéda par recoupements, comme il avait appris à le faire, et remettra à Hassan, le jour de la victoire, les tablettes de l'épopée arabe* » (P. 37).

Depuis son embarquement avec son oncle, Khaled essaie de développer ses textes de la meilleure manière qu'il connaissait. La narratrice le décrit comme il a perdu ses capacités de réflexion, et ses compétences de *scribe au service d'Allah* sont rapidement inutiles et inopérantes. Ne reste valide de cette autoréflexivité que ce rôle du lecteur correcteur. « *Khaled avait soigneusement dissimulé, dans un coin de sa tente, les longs parchemins sur lesquels il avait écrit. De temps à autre, il en reprenait la lecture, apportait çà et là, quelques corrections, se laissait aller à une sorte de nostalgie.* » (P. 38).

Malgré que « *Le personnage est passé de l'autre côté du miroir* » (Wessler et Fraisse, 2014, p. 105), et sa posture autoréflexive n'est pas mise en œuvre mais elle est fortement indiquée. Voilà que khaled passait en trêve avec la créativité, Mais, « *Il se donnait l'impression de ne pas être impuissant et de faire courir sa plume, alors qu'il ne faisait que reprendre en main et parcourir des yeux des textes déjà lus et relus cent fois.* » (Ibid. P. 38) Au lieu d'écrire, il s'entraînait à un autre jeu, celui de la mémoire, pour se souvenir de la grande épopée musulmane « *il joue de se remémorer le récit des hauts faits de son oncle, le général Hassan, sans l'aide du moindre document.* » (Ibid. P. 38).

D'après les dernières ordres du khalife, les nuits les plus heureuses du Khaled viendront, il noircira de plus belle ses pages par les exploits promis aux Arabes. Le souverain des Omeyyades, Abd el-Malek, a envoyé une armée de quarante mille hommes au général Hassan avec comme ordre d'islamiser le Maghreb. Ce dernier a entrepris la marche vers Kairouan *sans le moindre combat* et c'est là où il a appris de la Kahina « *ce général charismatique, au pouvoir*

surnaturel sur ses troupes. Qui avait réussi même à unifier les tribus » (Ibid. P. 38-39) en ce moment-là, l'envoyé d'Allah a prononcé sa fameuse phrase « *N'ai-je pas mérité, après les batailles menées, un adversaire plus digne de moi, à ma mesure ?* » (Ibid. P. 39).

En 695, la cinquième expédition des Arabes en Ifrikiya a eu lieu. Carthage fut prise par Hassan Ibn Noman El-Ghassani. Cette ville avait comme gouverneur arabe Ockba Ibn Nafii, qui s'empara de toute l'Ifrikiya. « *Khaled, (...) s'en souvient, [il] avait cessé d'écrire après ces conquêtes. Il voulait oublier les atrocités commises et consacrer des pages particulières à Kairouan* » (P. 40). Ainsi, Khaled a entrepris l'aventure d'écrire le récit de la fondation d'une ville "Kairouan" qui veut dire La place d'arme. « *Devenue magnifique par le seul génie d'un homme, le même Ockba [qui faisait d'elle] une capitale en même temps qu'une tête de pont des serviteurs du Dieu* » (P. 41). Mais ce gouverneur a péri à la bataille de Tahouda vers l'an 683 tué par Koçeila le preux.

L'autoréflexivité est ici signée. Montée au moment où Khaled fixe son attention sur son livre dont l'accomplissement est directement lié à la réussite de son enquête qui va lui permettre un bon développement de l'histoire.

Hassan a pris le relais. Il gouverne et embellit la ville. Ce spectacle majestueux dont Khaled était le témoin enchanté, l'encourage à décrire « *en images la fuite des Byzantins quand la ville, leur capitale en Afrique, fut assiégée par Hassan el-Ghassani avec ses quarante mille hommes et son machinerie de guerre.* » (P. 42).

La dernière attaque que livra Hassan sur les Berbères lui valait son neveu. Prisonnier de la reine depuis des années, il s'est réduit « *au rôle de jeune amant d'une reine ennemie, esclave en liberté plus esclave qu'en servage, traître entre les traitres envers son chef Hassan, et envers Allah* » (P. 44). Mais, à qui était-il resté fidèle ?

Arrivant à ce stade, le lecteur peut facilement remarquer que la réflexivité et l'auto-réflexivité du personnage Khaled sont en croissance avec sa fonction de scribe. Plus les événements ne s'intensifient, plus l'autoréflexivité à l'histoire crée de nouvelles.

2.3. Parfait espion, parfait enquêteur

Douée de ce pouvoir de prédire l'avenir. La kahina, la prêtresse, *la maîtresse des songes*, a vu Khaled abandonné ses engagements de loyauté pour sa majesté. L'amoureux qu'elle a distingué de toute la somme des hommes pour se jeter avec confiance dans ses bras chaque nuit, l'avait trahi. Elle, la reine qui chevauchait à la tête de toute les tribus Berbères ; les « *Djeraoua (...) les Nefouça, Mekzoura,*

Mediouna, toutes des Botr, comme celle de la confédération des Branes, jadis commandés par Koçeila. » (P. 45).

Alors celui qu'elle a adopté et traité en fils. Ce prince, le discret récepteur des joutes amoureuses de Dihya, fini par se ranger auprès de son oncle Hassan. « *Traître? Pas tout à fait ! (...) il imagine le nouveau message qu'il ira porter au boulanger, espion de Hassan en Berbérie. Dans sa boule de pain, il mettra le fin vélin qui, périodiquement, décrit l'état de la tribu Djeraoua et de celles, déçues, sur lesquelles règne la Kahina. » (Ibid. P. 45).*

De fils adoptif, Khaled, en tire profit pour assister aux rassemblements de la reine avec les chefs des tribus et « *en scribe exemplaire, [il] avait tout consigné » (P. 66).* En parfait enquêteur, il s'efforça à tout recenser à son oncle. Il écrivait, et écrit encore. « *A la demande de son oncle, Hassan el-Ghassani, il avait recensé l'histoire de leur guerre sainte en Ifriqiya, depuis la mort du prophète Mahomet, en 632. » (P. 67).* La narratrice éclaire de nouveau la genèse du livre de Khaled qui remonte, d'après elle, à l'époque où Ockba ibn Nafii régna à Kairouan.

La trame est celle du roman héroïque. Partant de la récitation des hauts faits héroïques des rois et chefs de guerres, arrivant au roman historique qui raconte les résistances berbères à l'islam et comment après des années des conquêtes, le Maghreb céda à l'islam.

A la tombée de la nuit, Khaled sombre lui aussi dans les hypothèses et les interrogations qu'il fabriquait autour de la Kahina. Ceci et évidemment après son sacré rituel répétitif, qui consiste à se recueillir en un bon coin dans la tente et se mettre à écrire son maudit vélin « *Un émissaire viendra le chercher, il le sait » (P. 69).*

Ses hypothèses et ses interrogations, fondées qu'elles sont, sur la question de la foi, de la religion qu'embrassait la kahina « *Dihya était-elle vraiment juive ?, et Yahvé l'inspirait-il dans ses prophéties ? Ne disait-on pas qu'elle avait aussi adoré des idoles qui précédaient ses cortèges ? Khaled s'interrogeait. L'islam reconnaissait le judaïsme de la kahina et le christianisme de Koçeila, comme il reconnaissait Abraham, figure importante du Coran, Moïse et Jésus. Mais il rejetait tout rite païen » (P. 70).*

Confiant et sûr de détenir la connaissance, Khaled est très infatué de lui-même. Il parle avec un ton de flagorneur, et affirme sa science au sujet des dieux. Un jour les deux amants font montre leur forte opposition. La kahina, alors, lui « *rappelle que l'armée berbère a décimé les troupes arabes.* » (P. 27) et en signe d'insistance sur l'indulgence des berbères qui avaient libéré les hommes capturés après la victoire de la Meskiana, La Kahina justifie ce geste en le lui disant ; « *Nous sommes le peuple élu de Dieu, la loi du talion ne nous permet pas de tuer pour tuer...* » (Ibid. P. 27).

3. La dispute des Dieux :

Halimi pour expliquer ses origines berbères, elle s'identifie à la kahina. Pour cela, elle a clôturé le cycle autobiographique par une recherche des origines. Mais se servir d'une figure mythique dépasse le simple fait de s'attribuer des origines berbères. Elle donc partie de l'idée qui soutient que La Kahina était juive et qu'elle était « *comme les Judith et les Dédora* » (P. 37) une femme juge, une femme qui commande, et qui ne se laisse guidée que par le sacré du dieu Yahvé. Et ce, en faisant jaillir sa raison de la langue de la kahina qui clamait que « *Yahvé nous a pétries toutes comme des Judith ou des Dédora* » (Ibid. P. 37) et c'est ainsi que l'écrivaine justifie sa propre démarche religieuse.

Dans une tentative de lui convaincre de l'injustice de la guerre sanglante qu'entreprend les musulmans au nom du Dieu, La Kahina renoue avec vivacité dans leur dispute, elle lui demande « *Comment un être si beau, si jeune, si apte à l'amour [...] peut-il accepter la cruauté d'une guerre sainte [...] et dévaster et tuer pour imposer son Dieu ?* » (P. 70) et Khaled réplique « *Je ne tue personne. Je ne chasse aucun peuple de ses terres. Je ne les dévaste pas [...] Nous ne les avons pas tués, nos ennemis. C'est Dieu qui les a tués... Lorsque tu portes un coup, ce n'est pas toi qui le porte mais Dieu qui éprouve ainsi les croyants par une belle épreuve.* » (Ibid. P. 70). Il continue « *Le jihad est un combat qui doit transformer à la fois l'homme et la société* » (P. 71) avec vivacité, La Kahina éclata « *Ne me ressors pas une fois de plus ce contre vertueux... ce que vous voulez c'est conquérir, occuper, prendre les terres et les biens... Votre jihad n'est qu'une guerre de colonisation, Khaled, et vous avez besoin d'un dieu comme alibi [...] juste ou injuste, la violence ne peut accoucher de foi, imposer un dieu* » (Ibid. P. 71), ajoute-t-elle.

Cependant, elle n'a pas à se rebeller contre qui que ce soit, c'est elle qui règne et qui commande au-dessus de tous. La religion à laquelle elle s'adosse est celle qui doit primer aux peuples berbères. Agressivement, elle réplique « *Jamais, je te le dis, Khaled, jamais, tant que je vivrai, les Berbères ne se laisseront asservir* » (P. 72) Mais le dieu Yahvé qu'elle admire tant, est tolérant envers les autres religions. En particulier, celles dépourvues de toute idéologie. « *Yahvé est peut-être un dieu dominateur, mais il ne prétend pas apporter contre leur gré le salut à tous les humains de cette terre.* » (P. 73)

Il n'est pas étonnant à ce stade d'assister à quelques formes de traductions et de reprises de certains récits et histoires juives ou coraniques, dans le but d'exprimer une esthétique littéraire à laquelle elle s'attache, l'écrivaine se sert du religieux et du sacré pour expliquer un fait socioculturel, en évoquant son lien au sujet « *Nous croyons en Dieu. À ce qui nous a été révélé. À ce qui a été révélé à Abraham, à Isaac, à Jacob et aux tribus. À ce qui a été donné à Moïse, à Jésus, aux prophètes de la part du Seigneur. Nous n'avons pas de préférence pour l'un d'entre eux. Nous sommes soumis à Dieu.* » (P. 72).

En lançant le point de vue religieux sous le regard du personnage autoréflexif Khaled, l'écrivaine juive déjoue de cette connexité entre le judaïsme et l'islam pour montrer des manières de croire, de voir et de sentir le monde, qui hante la société berbère médiévale aux temps des conquêtes musulmanes. À partir d'un point de vue religieux, l'auteure émet des Commentaires sur les représentations qui affleurent et déterminent la thématique de sa spiritualité, elle met en œuvre des sujets dérivant de religions, de croyances, et de spiritualité pour/relevant d'une perception personnelle au monde.

Le sacre de l'écrivaine semble l'emporter sensiblement vers la question des religions. Elle campe un personnage « *fier de son talent de scribe et de sa mémoire d'historien* » (P. 155) pour faire montre de la sainteté de la guerre menée au nom d'Allah, et la rigueur morale qu'elle emboîte, et comment dieu engage ces émissaires pour accomplir leur mission et exterminer les infidèles. Ce personnage est donc entré en scène à plusieurs reprises, non seulement pour la comparaison, mais aussi pour jouer l'amalgame des visions et les combles d'explications.

3.1 L'emprisonnement de Khaled, une fin et un moyen en soi :

Khaled ne prenait pas goût à l'emprisonnement. Mais comment pourrait-il échapper à cette emprise ? Pour restituer les fragments qui constituent la vie de la kahina et celle des berbères, « *Il procédera à une rigoureuse enquête. Il recueille les récits des conteurs berbères qui se succèdent, au fil de soirées tribales, et rappellent la gloire de leurs tribus.* » (P. 36-37).

Miné d'impatience, Khaled alla éclairer sa lanterne auprès de la voyante Tayri qui lui a raconté toute l'épopée de Koçeila sur le champ de la bataille de Tahouda. « *Mais il continue à presser Dihya en questions* » (P. 90). Hâte de percer le mystère qui entoure cette créature sublime, il avance des questions enchaînées l'une à l'autre mais il insiste avec une certaine perfidie sur le lien qui attache la reine à son héros koçeila. « *Dès sa capture sur le champ de bataille à l'oued Nini, Khaled voulut savoir. Et d'abord comment la kahina avait préparé et remporté cette victoire, jusqu'au moment où il fut prisonnier* » (Ibid. P. 90). L'autoréflexivité est affichée dans le commentaire de la narratrice, qui dote Khaled d'une posture d'un personnage curieux et avide de l'histoire. Saisi d'une manière d'écrire effrénée et bien contrôlée et guidé par l'euphorie des victoires musulmanes et de ses vains combats.

Après quelques années d'emprisonnement, le texte de Khaled a pris une toute autre ampleur. Il décide que l'emprisonnement doit renforcer d'emblée son récit. Il se rend donc chez Tayri, une voyageuse et conteuse qui va lui réciter toute l'épopée de koçeila et sur la demande du jeune arabe la rencontre de ce chef berbère avec la reine des Aurès.

Partageant la grande connaissance qu'elle reconnaît aux historiens, Gisèle Halimi rapporte toute l'histoire telle qu'elle la lit. En trois sections successives elle retrace la victoire de Koçeila à Tahouda (P. 94) et l'Unité des tribus des deux chefs

(P. 99) et comment se sont alliés en mariage où Koçeila et la Kahina règnent (P. 104) ensemble sur toute l'Ifrikiya. « *Ainsi Khaled, à l'écoute de Tayri la conteuse, écrivit l'épopée de Koçeila sur le champ de bataille de Tahouda, et bien d'autres récits plus personnels. Ainsi avec le scalpel de l'amant jaloux, il découpa l'histoire de deux chefs victorieux – Koçeila vieillissant et la jeune Kahina – qui régnèrent pendant cinq ans sur l'Ifrikiya* » (Ibid. P. 104).

Le conte berbère n'est pas encore fini, il en reste la mort historique de Koçeila à Mems, après quoi la Kahina a passé, par l'ordre des choses, au règne sans partage. Et en revenant à Tayri « *Khaled en a appris suffisamment. Il veut écrire. Il reviendra à la prochaine soirée tribale où les conteurs se succèdent et chantent à l'infini la noble geste des Berbères. Il regagna sa tente, proche de celle de la kahina* » (P. 114). Cette scène de grande réflexivité montre Khaled ce scribe cultivé opérant, en habile stratège, pour mettre en bonne place les pions de sa revanche bien structurée.

La question de l'autoréflexivité se pose ici avec une acuité particulière, s'agissant d'une reconstitution chronologique manifestement autorisée par les détenteurs de la vérité. Rempotée depuis longtemps, cette reconstitution chronologique des faits et exploits est associée au besoin de la remémoration, jouée dans un bal festif et faite autour d'un rite voué au culte des ancêtres.

Khaled, en besoin d'inscrire tout ce qu'il savait, ne cesse de manifester sa mélancolie qui accompagne les jours de la plus belle période de sa vie. Il cherche, enquête sur la véracité de l'information, puis il documente. Et retrace ainsi l'histoire des deux peuples tellement faite pour s'entendre.

Déceptifs, les lendemains pour les amants, tant pour la kahina qui prédisait déjà la trahison qui déchire ses caprices de femme factice, que pour Khaled qui déplaie véhémentement son emprisonnement dans le royaume. Il savait depuis le début qu'elle l'emprisonne pour répondre à ses besoins d'ardente amoureuse. « *Elle râle de plaisir parce qu'elle m'a enlevé à mon pays, à Hassan, au jihad que nous menons contre les infidèles* » (p. 69)

Celle qui « *buvait de son amour comme on désaltère à la dernière oasis* » (p. 69), il la traitait d'infidèle parce qu'elle doit vouer salut et révérence à Allah le Dieu de tous les dieux, mais lui il savait que « *la kahina, pétrie de cette terre, de ces vieilles croyances, ne croit pas au progrès* » (p. 71).

Ainsi la mise en place de la réflexion du personnage se développe progressivement au long des sections. Les premières pages qu'il écrit se donnent à lire un écrivain amateur qui se prépare pour devenir historien et peu à peu le personnage parvient à l'ample maîtrise de la scène et de son art.

Dès sa capture, Khaled avait organisé son réseau d'espions, mais les échos qu'il rassembla n'ont pas repoussés la victoire prédestinée à la Kahina à l'oued Nini aux alentours de l'an 695 et Hassan fut vaincu et repoussé jusqu'en Cyrénaïque. Un « *spectacle surnaturel et monstrueux* », avait noté Khaled.

Observateur attentif, il ne céda pas son pouvoir d'examineur. Il prépara à l'aide d'Ifran (le fils de la Kahina) le complot de la trahison. Dissimulé dans une boule de pain, le message qu'il écrivit cette fois à son oncle, c'est pour lui parvenir que ; « *Dès que mon message vous parviendra, brûlez donc les étapes. La victoire vous est en effet acquise et je ne vous abandonnerai pas. Ainsi soit-il, s'il plaît à Dieu le Très-Haut* » (p.139).

Belle et ravissante *comme un défi à l'âge*, la kahina a libérée depuis beau temps Khaled, mais lui, il a choisi d'y rester. Refusant toute libération, il s'est créé une autre prison, et il s'est fait la promesse de combattre à sa manière les infidèles, et surtout livrer la Kahina à son oncle. Son dernier message était bref et précis : « Viens vite. Les berbères sont divisés » (P. 156).

On racontait qu'après ce message les prophéties de Dihya la reine n'étaient que des bribes venant d'un très proche futur, elle a vu venir les arabes vers ses terres. Mais celle qui a commandé aux chrétiens, aux juifs et aux berbères, doit faire preuve d'une reine dans des temps si durs.

L'avenir de son peuple est entre ses mains. Elle envisage un plan diabolique et dévastateur qu'il soit, mais c'était le dernier refuge. Tout incendier. Mais cette décision qu'il prend à son gré, n'est comprise que si l'on tient compte de son engagement

Avant sa capture, la Kahina a tout brûlé, elle a empoisonné les puits, disant qu'ils devaient mourir même après avoir établi leur domination sur les terres. Elle a tout détruit. L'Ifrikiya qu'elle a su réunir autrefois, est devenue un seul ombre, de cendre.

Mais cette légende s'est réduite. Ainsi que *son pouvoir sur le peuple, sa beauté, sa science militaire et son humanité*. La 6^e expédition des Arabes en Ifrikiya a eu lieu vers l'an 698 et vers 700 la kahina fut décapitée par Hassan El-Ghassani et l'indépendance des Berbères en Ifrikiya a pris fin.

4. Conclusion

Gisèle Halimi parsème sa propre version de La Kahina en prêtant en partie la prise de parole à son personnage écrivain « Khaled ». En narratrice, elle gère autoritairement le cours de l'histoire. Tantôt elle livre sa réflexion, tantôt elle dévoile la genèse de la version donnée par Khaled. Elle atteste de l'importance de son œuvre à travers la façon légitime dont Khaled aborde le récit de vie de la kahina. Esthétiquement, cette vision est unique. La question qu'elle soulève de l'art, mêle respect à l'engagement d'écrivaine ainsi qu'une vision du monde propre à elle. Sa conception sur la kahina comme reine berbère la pousse à écrire ce roman qui se base entièrement sur des faits historiques dans leur totalité véridiques. Touchés par la fibre artistique de cette écrivaine, ils sont entourés d'un cadre fictionnel qui rime parfaitement avec l'histoire, le temps et la culture de l'Histoire réelle.

La notion d'autoréflexivité semble mériter, dans ce récit, un examen particulier. En impliquant sans cesse au cœur de la fiction la problématique de l'art,

le cadre théorique s'intensifie. Il invente des reflets, invite à penser sa représentation et repérer facilement sa finalité. Ainsi réfléchir sur la conduite de ce récit permet de préciser et repérer les frontières scénographiques de cet art ainsi que les contours d'une fiction, au sein de laquelle se superpose la muse de créativité de l'auteure à sa vision du monde.

5. Liste Bibliographique

- HALIMI Gisèle (2017), *La Kahina*, Ed. Barzakh, Algérie ;
- Ibn Khaldoun (2018), *Histoire des Berbères, et Des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, volume 1, traduction de W. de Slane, Ed. Berti, Algérie ;
- Ibn Khaldoun (2018), *Histoire des Berbères, et Des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Septentrionale*, volume 2, traduction de W. de Slane, Ed. Berti, Algérie ;
- Fraisse Luc & Wessler Éric (2014), *L'écrivain et ses doubles. Le personnage autoréflexif dans la littérature européenne*, Ed. CLASSIQUES GARNIER, Paris ;